Document généré le 17 juin 2025 17:19

**XYZ. La revue de la nouvelle**

# La fertile agonie de l'amour

Marcio Veloz Maggiolo

Numéro 100, hiver 2009

Cent

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2674ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Veloz Maggiolo, M. (2009). La fertile agonie de l'amour. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 81–88.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# La fertile agonie de l'amour

## Marco Veloz Maggiolo

EMILIA me regardait du coin de l'œil, et elle m'enveloppait de ses longs silences dans une atmosphère de poussière et de nuages épais. La sueur ruisselait sur mes hanches, et sous mon impeccable veston de gabardine à rayures je sentais le chatouillement des gouttes, roulantes, effrayées, et je me noyais dans une humidité de rivière agitée, d'un obscur ruisseau et d'une sombre cataracte dont l'origine n'était rien d'autre que le désir.

Combien de fois me suis-je assis à mon bureau d'honnête fonctionnaire pour admirer son profil, ses jambes à la fois rondes et effilées, ses cuisses bleues ou vertes — que sais-je —, que j'imaginais couvertes d'un vernis brillant et transparent. Mais ce qui m'excitait le plus était de sentir son souffle chargé de halètements près de mes oreilles quand elle m'apportait d'une main tremblante les actes officiels, les lettres, toute cette montagne de papiers qu'elle préparait tous les jours pour que je les signe avec une patience de cartographe, et avec l'indubitable regard du bureaucrate qui doit oublier son amour pour la femme du collègue.

Ils étaient séparés depuis de longues semaines ; et je ne sais pas pourquoi je pensais en ce moment à la pauvreté de son mariage, au sens revêche de la réalité. Je fus soudain attiré par ses grands yeux de couleur prune et par une bouche qui, sans être pulpeuse, possédait juste ce qu'il faut d'amande mûre qu'ont les bouches qui surgissent des romans des revues de mode. Dès que je me suis mis à observer avec intérêt ses longues mains colorées d'ongles parfaitement sculptés, j'ai pensé aux caresses, aux baisers osés, aux aubes furtives. Mais tout ce monde imaginaire se réduisait à un silence qui

se congelait quand venait le moment de lui souffler un mot doux, une galanterie ; j'attendais la « conjoncture », comme disent les politiciens de gauche, mais quand celle-ci apparaissait, mes instincts reculaient, me remplissant d'un désir insatisfait qui me faisait agoniser chaque matin au moment d'entendre le bruit de ses doigts sur le clavier et le murmure de ses paroles confuses et bigarrées se pressant dans mon oreille, dans mon impossibilité de ne pouvoir ni même toucher une de ses mains.

Le désir devint obsessif. Je ne pouvais pas me concentrer sur mon travail. Les appels n'avaient aucun sens si Emilia n'était pas à côté du téléphone. (Il me regardait d'un air anxieux. Que devais-je lui dire : il était mon patron ; si impeccable, toujours vêtu de bleu ; avec cette intelligence qui attire l'amour des femmes comme si l'homme était miel et l'amour, des abeilles virevoltant autour. La nuit, je répétais son prénom... Gabriel, Gabriel, et je le faisais en sachant que cela trahissait la mémoire de Juan. Quand je m'approchais avec les mains pleines de papiers pour lui indiquer où il devait signer les formulaires de copies bleues ou roses, je pensais que sa timidité le mènerait à l'échec. Et la mienne ? Maintes fois, avant la rupture avec Juan, j'aurais voulu l'embrasser, tout d'un coup, comme ça. Mais comment réagirait un homme si réservé et si sérieux ? Je savais parfaitement que son regard n'était pas celui d'un ami. De plus — et cela est important — ses joues rougissaient, je savais que le désir envahissait ses sens.)

Ce matin-là, j'étais arrivé tôt. Emilia portait des tennis couleur or, pas exactement ce qu'elle devait porter au bureau.. J'ai regardé sa cheville droite et j'y ai vu un grain de beauté, une tache bleutée, très belle, qui semblait flotter sur une peau douce, onctueuse, chaude peut-être. Je fixais cette tache à partir de laquelle commençait le mystère d'un corps que seul Juan connaissait pleinement. J'ai été longtemps absorbé par ce grain de beauté qui m'aidait à construire, à l'aide de mon imagination craintive, les cuisses chatoyantes ; les seins qui flottaient dans le vide quand Emilia arrivait le matin avec ce

parfum « lit de palmiers en fleur » ; le nombril profond que j'imaginais comme un puits de miels et de sucres. Je regardais la tache et cette tache se mit lentement à disparaître. Je la voyais s'estomper comme ces tableaux qui se défont, se dissolvent, dans les films de Bertolucci ; comme ces nuages transparents qui à force de s'étirer se transforment eux aussi en bleu du ciel, en souvenir de taches presque transparentes. (Il me regardait maintenant tout comme il le faisait depuis plusieurs semaines, il clouait ses yeux sur mes mains, sur mon corps, sur mes lèvres. C'était une forme de délice qui me remplissait à la fois d'orgueil et d'ennui. Ce n'était pas le regard dur et insistant de Juan, ce regard qui n'avait de sens que si le futur immédiat était le laitier, le lit grand et carré où nous laissions libre cours à nos instincts dans une répétition toute mécanique. Non, les yeux de Gabriel tombaient pesamment sur mes charmes, exerçant une force sur eux, s'imprégnant d'eux car je sentais sur la peau un chatouillement qui débutait par une caresse pour ensuite transformer le monde autour de nous.) J'ai vu le grain de beauté disparaître. Je suis demeuré pensif tout l'après-midi. Même si j'ai revu chez moi les papiers qu'Emilia avait mis en ordre, je voulais continuer de la voir. Je voulais la faire apparaître dans ma chambre, continuer de la regarder intensément, jusqu'à la placer en moi, jusqu'à la convertir en quelque chose comme une partie de mes situations. Sa photo, tirée du journal quand elle avait vingt-quatre ans, ne me servait plus à rien. Je l'avais placée près du petit vase à fleurs qui ornait ma chambre, dans le même cadre où était la photo d'Odile, ma pénultième maîtresse. Je comparais ce nouvel amour, cet amour rempli de mutisme avec celui d'Odile, criard et misérable, et je voyais les obstacles se dresser devant moi. Odile disait que la femme était comme une chatte enragée parce que lorsque le désir la tenaillait, elle affilait ses griffes et attaquait violemment l'homme qui l'aimait ; mais ce n'était pas cela avec Emilia. Mon silence et ce désir réprimé étaient le reflet de l'essence propre d'Emilia. J'attendais qu'elle fasse le premier faux pas, qu'elle crée la première occasion. Quand je l'appelais le soir

pour l'inviter à dîner, je préparais d'avance les arguments que je devrais utiliser, je lui dirais que je me sens seul, que je savais qu'elle aussi l'était, que je voulais discuter avec elle, en dehors des heures de bureau, de quelques problèmes personnels, parce que j'avais une grande confiance en elle, qu'après le repas nous irions faire une promenade en auto, et que plus tard nous parlerions de projets importants. Je ne lui laisserai pas deviner qu'une fois établi le premier contact, je l'emmènerai danser et prendre quelques verres à *La Fuente*, au *Maunaloa*, ou tout autre lieu festif où il est possible de converser au rythme de l'orchestre. (Je regardais ma cheville ce matin-là quand l'eau douce et tiède coulait sur mes jambes et j'ai remarqué la disparition de la tache héritée de ma mère. C'était une tache de naissance. Juan disait que c'était ce qu'il y avait de plus beau chez moi. Mais elle disparut comme par enchantement. Ma grand-mère l'avait elle aussi.) Mes appels téléphoniques devenaient de simples contacts et des conversations sans objet ; je perdais aussitôt le sens de ce que j'avais planifié et je conversais de longues heures avec Emilia de projets futurs, de l'augmentation possible du prix du pétrole, des nouveaux maquillages Max Factor, marque qu'elle utilisait bien que ce ne soit pas la plus chère ni la plus raffinée. Ma vie passait dans cet effort mental qui précédait mon intention de briser la barrière et de me jeter sur Emilia pour toujours, cependant, la peur qu'elle me dise non m'arrêtait en plein élan. Un jour d'avril, si je me souviens bien, je regardais ma cheville droite et j'y ai vu la tache bleue d'Emilia. Un grain de beauté semblable au sien s'était emparé de mon pied droit. J'étais stupéfait. (Je n'ai rien dit. Mais j'ai parlé avec Gabriel, mon patron, de la perte de mon grain de beauté. Les grains de beauté s'héritent, ils sont le résultat de vieilles lois de l'hérédité.) Je le savais déjà avant qu'elle ne me le dise. Je n'ai pas voulu lui signaler la coïncidence. J'aurais pu lui annoncer qu'il m'était apparu un grain de beauté semblable au sien, mais cela aurait pu instiller la peur dans son tempérament fragile ou peut-être que cela aurait provoqué une profonde conversation sur la complexité de l'amour véritable et ouvert la

porte à une relation qui, par son impossibilité, me remplissait d'angoisse.

(C'est que, le lendemain, je me suis sentie mal et je ne suis pas allée au bureau. Gabriel m'appela. Il me disait qu'il ne pouvait effacer mon image de son esprit, de penser à moi était devenu une obsession pour lui au bureau et qu'il cherchait mon aide à tout moment. J'ai pu lui dire : non Gabriel, il se trouve que tu es amoureux de moi et tu ne sais pas comment l'exprimer, et tu me regardes de tes yeux noirs et avec cette ardeur qui t'empêche de te concentrer.)

C'est logique ce qui arrive, la pression psychologique a été très forte. Je crois, docteur, que je suis en train de vivre un grand changement. Il me semble que ces explications ne suffisent pas, parce qu'il ne s'agit pas seulement de m'être épris, c'est que j'aime cette femme et je ne sais pas comment lui exprimer mon amour. (Le mercredi, 15 avril, Gabriel m'a donné un coup de fil. Mon certificat médical est demeuré plusieurs jours sur le grand bureau parce que lui aussi a été absent. Carole, ma remplaçante, m'a dit qu'il n'avait pas encore envoyé son certificat comme je l'avais fait, moi. Cependant, lors de ses appels intenses et angoissés, Gabriel ne me dit rien ni ne me questionne sur notre distance mutuelle, et sur notre absence du bureau. Je devrais pourtant lui dire que mes mains avaient soudain enflé, que mes pieds d'enfant sont maintenant devenus des pieds d'homme, avec duvet et sueurs froides, que mes sourcils ont tant poussé que j'ai dû les raser avant de dessiner sur l'arc les fins sourcils d'une femme. Juan m'a téléphoné aujourd'hui pour essayer de s'entendre. Je ne peux rien décider ; ma vie a basculé et je vis le marasme, et Juan ne le comprend même pas ; je suis sûre que je serais heureuse auprès de Gabriel, mais, tout comme lui, une terrible timidité, dévastatrice, m'assaille, et je ne peux l'avoir qu'en rêves quand réagit mon esprit et quand je le vois se poser sur moi comme un papillon pour me caresser et me faire l'amour avec la plus grande douceur du monde.) J'ai noté chez Emilia comme un arrière-goût de tristesse et il n'y a aucun doute que son absence du bureau ait quelque chose à voir avec ma

retraite de quelques jours pour en savoir plus sur les motifs et les conséquences de ce changement. Aujourd'hui j'ai regardé mes mains et ce sont les mains d'Emilia. Si je laissais pousser mes ongles et utilisais un de ces pigments pour les colorer, on n'y verrait aucune différence. Je les passais sur mon corps, sur certaines parties de mon corps, m'imaginant ce que je pourrais sentir si ces mains étaient celles d'Emilia. Cela produisait une drôle de sensation, parce que, quand je ferme les yeux, il y a quelque chose de différent chez ces mains, et je sens, en les posant sur mes seins, comme si elles n'étaient pas de moi, avec la terrible certitude que ce que je ressens, c'est précisément ce que ressentirait Emilia.

(Je reconstruis ces moments-là, et je crois qu'il me serait impossible de caresser Gabriel avec ses grosses mains rustres qui ne sont pas les miennes, avec ces lèvres qui se sont affermies, virilement fermes, avec lesquelles je devrais malgré tout embrasser Gabriel. Hier, ce fut une journée bizarre ; Juan est venu, il a frappé et il est entré. Il m'a regardée d'un air étonné : Tu as beaucoup changé en si peu de temps, Emilia ! m'a-t-il dit. Je lui ai répondu que mon cœur appartient de plus en plus à un autre homme et que ses propositions ne m'intéressent plus, que l'amour que j'avais pour lui s'était complètement éteint. Alors il a pris amoureusement mes mains, dans un geste de réconciliation, et ces mains maintenant rudes se sont dégagées violemment de celles de Juan, intimidées, parce que ce sont des mains d'homme qui ne veulent pas sentir le toucher d'un autre homme. Je les ai passées dans mes cheveux et j'ai eu l'impression que Gabriel avait mis ses doigts sur mon front, et j'ai pleuré, beaucoup pleuré, mais mes propres mains me consolent parce qu'elles parcourent mes joues, pensant que Gabriel est là, tout près, m'avouant finalement que l'amour nous rendra heureux.)

Sortir ou ne pas sortir. Ce matin je me suis regardé dans le miroir et j'ai toute de suite su que j'avais eu Emilia pour toujours. Et ce n'était pas seulement ses mains, mais ses seins, ses dents ; moi-même j'étais elle, et elle était celle qui, du miroir, me regardait avec coquetterie. Deux semaines avaient

suffi pour que ma pensée l'intériorise de telle façon que ses attributs fassent partie de moi. (Je voulais sortir mais je ne pouvais pas, Gabriel était en moi, vivant, attentif, comme un vent nocturne qui guette derrière la grande fenêtre. Mes lèvres flairaient la naissance d'une moustache bleutée ; j'ai rêvé que j'étais amoureuse de moi-même, parce que Gabriel était moi, et moi j'étais Gabriel, je suais, tremblante ou tremblant pour ainsi dire, parce que mon sexe commençait à se transformer. Je ne lui ai rien dit, mais lors de notre dernière conversation nos voix s'étaient transmuées à un point tel que, lorsque je lui parlais, j'émettais la sonorité de sa voix douce, l'expression du directeur du conseil administratif qui se délectait à la vue de mes mains et qui rêvait à ma poitrine, et qui pensait à moi — maintenant je le comprends — avec l'envie de me posséder.) Cette journée-là, je me suis décidé. Je savais de source sûre ce qui s'était passé avec Emilia. Toutes ces conversations, ce changement de caractère, ce parlez-moi de l'amour de l'homme pour la femme quand j'aurais dû lui dire à elle ce qu'est l'amour de la femme que l'homme doit toujours sentir ; cette étrange sensation de brûlure sur les lèvres quand la brise fraîche de la nuit me ramenait au souvenir et au souhait que le souvenir s'intervertisse, et qu'elle était vraiment aussi craintive que moi, et moi aussi timide qu'elle. Toutes ces impressions me disaient que chacun de nous avait fini par faire partie de l'autre. Elle était lui, c'est-à-dire moi ; et en revanche il était elle, c'est-à-dire elle, parce qu'il commençait à désirer la nouvelle rencontre, la rencontre d'êtres transformés, travestis par l'amour.

Jusqu'où elle me reconnaîtra en lui et jusqu'où me reconnaîtrais-je en elle ? Nous devions résoudre l'énigme au plus tôt, nous voir depuis l'autre sexe, depuis notre nouvelle réalité vitale, depuis notre nouvelle manière d'affronter la vie. Notre première rencontre — après les vacances forcées — nous obligera à établir la stratégie, la stratégie finale, parce qu'il faut bien continuer de vivre. Je voyais ce gros nuage et j'envisageais ma nouvelle vie ; je pensais à mes vêtements d'homme devenus inutilisables, et à ses vêtements de femme ;

à ses vieilles modes — parce qu'elles ont vieilli en quelques heures —, et j'ai pensé à la rencontre, à cette nécessité. Alors — tous les deux à deux —, et par le plus gris des silences, nous avons fixé le rendez-vous. Emilia m'enverrait à l'appartement un de ses plus beaux tailleurs, celui au décolleté, qui révélera la naissance de mes seins, et je porterai un rouge à lèvres sexy. Je lui retournerai par le messager mon veston bleu à rayures, celui qui sent la lavande et qui la transformera en gentleman avec la prestance nécessaire pour attirer le regard de ce qui est maintenant ma propre incarnation. Nous entrerons au bureau l'un derrière l'autre. Personne ne remarquera le changement ; je porte son grain de beauté sur ma cheville et elle porte ma moustache et mon pénis tiède qu'elle commence juste d'apprivoiser, de même que je possède son sexe bleuté, au duvet lisse et aux lèvres charnues. Elle s'assiéra à mon bureau. Je m'assiérai à son bureau. Je me poserai comme un papillon sur sa chaise tournante de secrétaire efficace. Elle s'installera dans mon ancien fauteuil de cadre. Nous nous regarderons. Nous nous regarderons depuis la doublure des choses. Elle verra en moi son vieux portrait et elle soulèvera lentement sa jupe pour montrer sa cheville, celle qui donna naissance à mon inquiétude, et ce sera à ce moment qu'elle, aussi timide que moi, verra s'estomper de mon pied le grain de beauté bleu et qu'elle sentira dans sa chair d'homme émerger cette tache… et peu à peu nous parlerons d'amour et tout sera comme avant. Et passera l'amour, parce que tout doit passer. Et nous serons de nouveau en vacances, changeant constamment, cherchant à être l'un pour l'autre de manière terrible, de manière infructueuse, mais toujours dans l'agonie de faire de l'amour quelque chose de réel.

*Traduit de l'espagnol par André Charland*